

ELLES TÉMOIGNENT...

“ CHRISTELLE ”

Christelle, 48 ans, est entrée dans l'Éducation nationale après une première expérience professionnelle dans le commerce. Elle a commencé comme AESH et est maintenant principale adjointe dans un collège près de Toulouse. Elle a encore des projets plein la tête.

Peux-tu nous parler de ton parcours dans l'Éducation nationale ?

J'ai commencé dans l'Éducation nationale en 2010 comme AESH, dans le cadre d'une reconversion professionnelle. J'avais envie de travailler dans l'accompagnement et de m'occuper des autres. Je suis restée plusieurs années en maternelle et en élémentaire, et ce sont les équipes enseignantes avec qui je travaillais qui m'ont encouragée à passer le concours de professeur des écoles. J'ai tenté le troisième concours du CRPE et je l'ai obtenu à ma deuxième tentative. J'ai ensuite été affectée comme professeure des écoles stagiaire en 2015.

Par la suite, j'ai déménagé en Haute-Garonne et j'ai travaillé à Muret, près de Toulouse, dans un secteur relevant de la politique de la ville. C'était un contexte exigeant mais très formateur. J'y ai occupé rapidement un poste de directrice d'école. Ensuite, la circonscription m'a proposé de coordonner un PIAL, avec près de 200 AESH et une quarantaine d'établissements. Cette mission m'a permis de découvrir d'autres responsabilités et de travailler avec de nombreux acteurs de l'Éducation nationale.

Petit à petit, j'ai eu envie d'aller plus loin ; je l'ai évoqué lors d'un entretien de carrière. J'ai passé le concours de personnel de direction, et après une année en faisant fonction dans un établissement à Balma, je suis désormais principale adjointe au collège d'Auterive.

Dans ce parcours, as-tu rencontré des freins en tant que femme ?

Oui, parfois. Dans certaines instances encore très masculines, on peut avoir le sentiment de devoir davantage prouver sa légitimité. Quand on est minoritaire, ce n'est pas toujours simple de trouver sa place. Je l'ai aussi ressenti dans certaines situations professionnelles. Par exemple, quand j'étais directrice d'école, il m'est arrivé de rencontrer des parents qui avaient du mal à accepter qu'une femme dirige l'établissement.

Et puis il y a aussi la question de la vie personnelle. L'accès à des postes à responsabilités peut avoir des conséquences sur l'équilibre familial. Ainsi, mon conjoint n'acceptant pas que j'occupe un poste à responsabilités plus important que le sien, je me suis retrouvée maman solo, ce qui forcément crée aussi d'autres contraintes. Quand les enfants sont jeunes, l'organisation familiale repose encore souvent beaucoup sur les femmes, et cela peut ralentir certaines évolutions de carrière.

De mon côté, j'ai pris le temps. J'ai attendu que mes filles soient plus autonomes avant de passer certains concours. Aujourd'hui, elles sont grandes, et cela me permet d'envisager plus sereinement de nouvelles perspectives.

Avec le recul, de quelle aide aurais-tu aimé bénéficier ?

Je pense qu'un accompagnement sur la confiance en soi et la légitimité serait très utile. Quand on accède à des postes à responsabilité, il peut arriver de ressentir ce qu'on appelle le syndrome de l'imposteur. On peut se demander si on est vraiment à sa place. Ces questions pourraient être davantage abordées dans les formations, pour aider les professionnels – et notamment les femmes – à se projeter dans ces fonctions.

Le mentorat pourrait aussi être une vraie aide. Avoir des modèles, des personnes qui ont déjà parcouru ce chemin, permet de se dire que c'est possible.

Enfin, je dois dire que j'ai aussi été beaucoup soutenue par mon syndicat. Quand j'étais directrice d'école, le SE-Unsa m'a accompagné dans des moments parfois difficiles, aussi bien sur le plan humain qu'administratif. Aujourd'hui encore, dans mes fonctions de personnel de direction, cet accompagnement reste précieux. C'est important de savoir qu'on peut s'appuyer sur des personnes qui écoutent, conseillent et soutiennent.

